



Baruch Spinoza

Hollandais écrivant en latin

1632-1677

première lecture conseillée :

Appendice au livre I de L'"Ethique"

SA VIE

Baruch Spinoza naît le 24 novembre 1632. Son père, commerçant d'Amsterdam, et son grand-père étaient des "crypto-juifs" espagnols, c'est à dire des juifs obligés d'adopter officiellement le christianisme, mais restés secrètement juifs. Il reçut une éducation juive traditionnelle. Après la mort de son père en 1653, il se trouve en procès contre sa demi-sœur au sujet de l'héritage paternel. Bien qu'ayant gagné le procès, il lui laisse les biens. Il se trouve rapidement en conflit avec les autorités en prétendant que les écritures n'affirment pas que l'âme soit immortelle ou que Dieu n'ait pas de corps. Il est alors excommunié par la synagogue le 27 juillet 1656, accusé d'hérésie et d'athéisme et chassé d'Amsterdam. Il est associé quelques temps avec un ancien jésuite, Van den Enden, qui dirige une école. Il en profite pour parfaire sa propre instruction et améliorer ses revenus en enseignant. Il apprend le métier de polisseur de lentilles pour lunettes et télescopes. Dans ses vingt dernières années, il supervise un groupe de discussion consacré aux questions philosophiques et théologiques. Il se retire trois ans à Rijnsburg, pour y composer ses premières œuvres. Etant critique de la philosophie cartésienne, il décide en 1663 de publier une version "géométrique" des *"Principes de Philosophie"* de Descartes, pour prouver la bonne connaissance qu'il en a. Ce sera la seule œuvre publiée de son vivant sous son nom. De 1663 à 1675, il écrit son œuvre maîtresse, *"L'Ethique"*. Craignant les polémiques que pourraient susciter la publication de *"L'Ethique"*, il publie anonymement en 1670 le *"Traité théologico-politique"*, dans lequel il défend la liberté de philosopher. A partir de cette année, il vit en solitaire dans une simple chambre à La

Haye. Après une mission diplomatique manquée en France, il doit renoncer à publier "*L'Ethique*". Il meurt en 1677 d'une maladie des poumons liée à son activité de polisseur de lentilles. Ses œuvres posthumes seront interdites en 1678.

SON ŒUVRE

"Court traité" (1660-1662), *"Traité de la réforme de l'entendement"* (1656-1662), *"Principes de la philosophie de Descartes"* (1663), *"Traité théologico-politique"* (1670), *"Ethique"* (1663-1675), *"Traité politique"* (1677).

INTRODUCTION A SA PHILOSOPHIE

1. *Le panthéisme*

Les grandes religions traditionnelles ont la conception d'un dieu transcendant, ce qui signifie qu'elles conçoivent dieu comme un être d'une nature supérieure, radicalement différent et séparé du monde dont il est le créateur. Par opposition, on parle d'immanence pour les conceptions selon lesquelles le monde n'est pas dépendant d'une instance supérieure, distincte et séparée, mais a son principe en lui-même. Spinoza défend une conception immanente. Il abandonne toute idée de transcendance, et donc celle de création. Dieu n'est pas du tout pour lui une sorte de personne douée d'intention et de volonté et qui surveillerait (plus ou moins de loin) son œuvre, il est plutôt "l'intérieur" même du monde, il est cette rationalité et cette volonté qui animent l'être et les choses. Il n'y a donc pas deux instances, Dieu et le monde, mais une seule, car dieu est le monde : *deus, sive natura* (dieu, c'est à dire la nature). Cette doctrine, qui relève de ce que l'on appelle le panthéisme, est généralement considérée comme subversive, voire athée, par la théologie classique.

De la même manière, l'homme n'est pas composé de deux choses distinctes, l'âme et le corps, comme l'enseigne le dualisme cartésien. Il n'y a en ce cas qu'une seule réalité (on parlera donc de monisme), mais qu'on peut considérer de deux manières différentes : *L'Âme et le corps sont une seule et même chose qui est conçue tantôt sous l'attribut de la pensée, tantôt sous celui de l'Étendue.* Il n'y a donc aucun mystère quant au prétendu problème de l'union de l'âme et du corps, puisqu'il s'agit en fait de la même chose. Il ne faut pas confondre le fait qu'il y ait deux points de vue différents sur la même chose avec le fait qu'il y ait deux choses différentes. Une feuille de papier a un recto et un verso, qu'il est judicieux de distinguer, mais ce n'est quand même qu'une seule et même chose.

2. *L'illusion de la liberté*

Nous avons une forte tendance à surestimer la connaissance que nous avons de ce qui provoque notre action. Rien ne se fait sans raisons, mais ces raisons ne nous ne sont pas toujours connues. En particulier, parce que nous avons (parfois) conscience de notre désir, nous croyons le connaître, voire en être l'auteur. Ainsi, l'ivrogne croira qu'il décide librement de boire, le bavard qu'il décide librement de parler, alors que dans les deux cas, c'est l'ignorance des lois de leur fonctionnement interne qui leur permet de s'imaginer être libres. Le sentiment de liberté n'est donc que l'illusion provoquée par l'ignorance des causes qui nous déterminent.

Spinoza refuse l'opposition entre liberté et déterminisme, c'est la contrainte qui s'oppose pour lui à la liberté. Il y a pour un homme deux sortes de déterminismes : déterminisme externe et déterminisme interne. La contrainte, c'est le fait d'être obligé à une action par un déterminisme externe. La liberté, ce n'est pas agir sans raisons, mais agir pour des raisons tirées de ma seule personne. La liberté se définit donc comme nécessité interne.

3. *La critique du finalisme*

L'autre grande illusion, liée d'ailleurs à celle de liberté, est celle de la finalité. La plupart des hommes s'imaginent que les êtres naturels existent nécessairement en vue d'une fin, et qu'il suffit donc de connaître cette fin pour les comprendre. Les hommes croient qu'ils désirent un objet parce qu'il est bon, ils n'ont pas conscience qu'ils le jugent bon justement parce qu'ils le désirent. Ils transforment en fin ce qui n'était qu'une conséquence, et projettent ensuite cette illusion de l'existence d'une fin sur tout ce qui les entoure (voir deuxième citation ci-dessous).

Et, comme il est naturel pour une illusion, les hommes n'aspirent pas vraiment à en sortir. Au contraire, ils l'entretiennent, la renforcent, et vont jusqu'à s'imaginer que Dieu a créé le monde en vue de l'homme, et même qu'il aurait créé l'homme pour en recevoir un culte. Cela tourne alors à la superstition. Les hommes, ignorant les causes véritables des choses, s'égarent entre crainte et espérance, croient aux miracles, méprisent la Raison et vont jusqu'à s'en remettre aux devins et autres charlatans. L'échec de la superstition la renforce encore, car on remplace les anciennes par de nouvelles, à mesure des déceptions engendrées. Il ne faut pas chercher ailleurs la cause des haines religieuses et des guerres civiles. À cette ignorance qui s'entretient elle-même, Spinoza tente d'opposer la voie de la connaissance libératrice.

4. *Les trois genres de la connaissance*

Spinoza distingue quatre genres de connaissance dans la "*Réforme de l'entendement*". Dans l'"*Ethique*", il réduira ce nombre à trois par assimilation des deux premiers.

- Il y a d'abord ce qui est acquis par expérience vague ou par ouï-dire. Dans les deux cas, cette connaissance ne repose que sur la confiance faite à autrui ou à la généralité des cas. Par exemple, ma date de naissance, ou le fait que les hommes soient mortels. Mais vraiment connaître, ce serait percevoir l'essence des choses, c'est à dire être capable de répondre à la question "*qu'est-ce que c'est ?*".
- Une deuxième manière est de connaître l'essence d'une chose en la concluant d'une autre chose. Mais alors la première n'est pas vraiment connue en elle-même, d'autant moins qu'on la conclut d'une autre qui est éventuellement encore moins connue.
- La véritable connaissance est celle d'une chose perçue par sa seule essence. Dans ce cas, je sais tout ce qu'il y a savoir, c'est une connaissance "entière", comme quand je sais que deux plus trois font cinq. Car alors, je sais que je sais, parce que je sais que ce que je sais ne dépend pas d'un autre savoir, je sais alors vraiment ce que c'est que savoir. Ce n'est que ce dernier genre de connaissance qui peut m'apporter la pleine satisfaction de l'âme, et donc la sagesse.

5. *Une philosophie politique libérale*

L'Etat est nécessaire, mais il peut être abusif. Spinoza s'inquiète de sa prétention à réglementer ce qu'il faut ou ce qu'il ne faut pas penser : il peut y avoir une sorte de terrorisme idéologique de l'État. Cette prétention est injuste, elle s'en prend au droit le plus fondamental des hommes, celui de n'adopter des opinions qu'après un libre examen. Elle est dangereuse, car elle suscite une haine qui peut devenir incontrôlable contre l'Etat, qui est pourtant par ailleurs nécessaire. Elle est enfin inutile, car s'il est possible de contrôler ce qu'un homme dit, il n'existe aucun moyen de contrôler ce qu'il pense.

Il faut donc nécessairement que l'État reconnaisse le droit de chacun de dire et de penser ce qu'il veut, dans certaines limites qu'il faudra toutefois préciser. Mais la liberté de penser n'implique pas le droit de chacun à agir comme il l'entend. En effet, l'inévitable diversité des opinions entraînerait incohérence et anarchie si elle était systématiquement suivie d'action. Il est nécessaire qu'existe une instance supérieure de décision, assurant une cohérence globale. L'État doit donc à la fois garantir à chacun le droit de dire ce qu'il pense des lois, assurer la liberté du débat, mais aussi s'assurer que chacun y obéit bien.

CITATIONS

1. *J'appelle libre, quant à moi, une chose qui est et agit par la seule nécessité de sa nature ; contrainte, celle qui est déterminée par une autre à exister et à agir d'une certaine façon déterminée. (...) Pour rendre cela clair et intelligible, concevons une chose très simple : une pierre, par exemple, reçoit d'une cause extérieure qui la pousse, une certaine quantité de mouvement et, l'impulsion de la cause extérieure venant à cesser, elle continuera à se mouvoir nécessairement. Cette persistance de la pierre dans le mouvement est une contrainte, non parce qu'elle est nécessaire, mais parce qu'elle doit être définie par l'impulsion d'une cause extérieure. (...) Concevez maintenant, si vous voulez bien, que la pierre, tandis qu'elle continue de se mouvoir, pense et sache qu'elle fait effort, autant qu'elle peut, pour se mouvoir. Cette pierre assurément, puisqu'elle a conscience de son effort seulement et qu'elle n'est en aucune façon indifférente, croira qu'elle est très libre et qu'elle ne persévère dans son mouvement que parce qu'elle le veut. Telle est cette liberté humaine que tous se vantent de posséder et qui consiste en cela seul que les hommes ont conscience de leurs appétits et ignorent les causes qui les déterminent. Un enfant croit librement appéter le lait, un jeune garçon irrité vouloir se venger et, s'il est poltron, vouloir fuir. Un ivrogne croit dire par un libre décret de son âme ce qu'ensuite, revenu à la sobriété, il aurait voulu taire. De même un délirant, un bavard, et bien d'autres de même farine, croient agir par un libre décret de leur âme et non se laisser contraindre." (Lettre 58)*

2. *"Les hommes supposent communément que toutes les choses de la nature agissent, comme eux-mêmes, en vue d'une fin.*

Si, par exemple, une pierre est tombée d'un toit sur la tête de quelqu'un et l'a tué, voici la manière dont ils démontreront que la pierre est tombée pour tuer cet homme ; si elle n'est pas tombée à cette fin, par la volonté de Dieu, comment tant de circonstances (et en effet il en est souvent un grand concours) ont-elles pu se trouver par chance réunies ? Peut-être répondrez-vous que cela est arrivé parce que le vent soufflait et que l'homme passait par là. Mais, insisteront-ils, pourquoi le vent a-t-il soufflé à ce moment ?

Pourquoi l'homme passait-il par là à ce même instant ? Si vous répondez encore : le vent s'est levé parce que la mer, le jour avant, par un temps encore calme, avait commencé à s'agiter; l'homme avait été invité par un ami; alors ils insisteront encore, car ils n'en finissent pas de questionner : pourquoi donc la mer était-elle agitée ? Pourquoi l'homme a-t-il été invité à tel moment ? Et ils continueront ainsi de vous interroger sans relâche sur les causes des causes, jusqu'à ce que vous vous soyez réfugié dans la volonté de Dieu, cet asile d'ignorance. De même, quand ils voient la structure du corps humain, ils sont frappés de stupeur, et, de ce qu'ils ignorent les causes d'un ouvrage aussi parfait, ils concluent qu'il n'est point formé mécaniquement, mais par un art divin ou surnaturel, de telle façon qu'aucune partie ne nuise à l'autre. Et ainsi arrive-t-il que quiconque cherche les vraies causes des prodiges et s'applique à connaître en savant les choses de la nature, au lieu de s'émerveiller comme un sot, est souvent tenu pour hérétique et impie et proclamé tel par ceux que la foule adore comme des interprètes de la Nature et des Dieux. Et c'est qu'ils savent bien que détruire l'ignorance, c'est détruire l'étonnement imbécile, c'est à dire la sauvegarde unique de leurs raisonnements et de leur autorité. (Ethique)

3. *"La fin de l'État est donc en réalité la liberté. Nous avons vu aussi que, pour former l'État, une seule chose est nécessaire : que tout le pouvoir de décréter appartienne soit à tous collectivement, soit à quelques-uns, soit à un seul. Puisque, en effet, le libre jugement des hommes est extrêmement divers, que chacun pense être seul à tout savoir et qu'il est impossible que tous opinent pareillement et parlent d'une seule bouche, ils ne pourraient vivre en paix si l'individu n'avait renoncé à son droit d'agir suivant le seul décret de sa pensée. C'est donc seulement au droit d'agir par son propre décret qu'il a renoncé, non au droit de raisonner et de juger; par suite nul à la vérité ne peut, sans danger pour le droit du souverain, agir contre son décret, mais il peut avec une entière liberté opiner et juger et en conséquence aussi parler, pourvu qu'il n'aille pas au-delà de la simple parole ou de l'enseignement, et qu'il défende son opinion par la Raison seule, non par la ruse, la colère ou la haine, ni dans l'intention de changer quoi que ce soit dans l'État de l'autorité de son propre décret. Par exemple, en cas qu'un homme montre qu'une loi contredit à la Raison, et qu'il exprime l'avis qu'elle doit être abrogée, si, en même temps, il soumet son opinion au jugement du souverain (à qui seul il appartient de faire et d'abroger des lois) et qu'il s'abstienne, en attendant, de toute action contraire à ce qui est prescrit par cette loi, certes il mérite bien de l'État et agit comme le meilleur des citoyens ; au contraire, s'il le fait pour accuser le magistrat d'iniquité et le rendre odieux, ou tente séditionnellement d'abroger cette loi malgré le magistrat, il est du tout un perturbateur et un rebelle." (Traité théologico-politique)*

Le texte de l'appendice au livre I de l'éthique (traduction Boulainvilliers, domaine public) est disponible sur le site.